

Ordination diaconale de Fabrice Brémand
15 mai 2021 - Cathédrale Saint Pierre de Poitiers

Fabrice, c'est au mois de novembre que vous auriez dû être ordonné diacre, la pandémie en a décidé autrement.

Et cependant, nous avons toujours à recevoir des temps et des lieux ; si nous avons à ne pas être les jouets des circonstances, elles sont révélatrices du monde, de nos vies aussi, elles expriment quelque chose des appels qui nous sont adressés.

Ainsi, nous sommes dans ces jours qui conduisent de l'Ascension à la Pentecôte, jours qui sont marqués par un départ, par une absence.

Comme toute absence, elle est douloureuse, cependant elle est nécessaire, elle met en capacité d'accueillir la nouveauté que sera, à la Pentecôte, le don de l'Esprit Saint.

Ordonner un diacre, c'est imposer les mains à une personne qui est connue, dont on peut dire l'histoire, la famille, qui a manifesté qui il est, par son travail, toute son existence, ses compétences, ses qualités, aussi ses limites, on a aussi le droit de le dire, comme de chacun de nous.

Tout à l'heure, je vous remettrai une lettre de nomination qui exprimera la mission que je vous confie.

Cette lettre existe déjà ; nous nous sommes entretenus ensemble.

Tout semble donc écrit à l'avance.

Il en est souvent ainsi dans bien des domaines de la vie.

Un exemple. Lorsque chaque année une institution vote son budget, que ce soit l'Etat, voire un diocèse, l'immense part n'est que la reconduite des dépenses ordinaires de fonctionnement, ce n'est qu'un pourcentage infime qui est destiné à des projets nouveaux.

Quant à la vie de chacun, notre propre vie, peut-on en attendre quelque chose de nouveau ?

Dans une lecture récente, je trouvais ces mots désabusés du sociologue Alain Touraine, il évoquait sa jeunesse, les années 1950-1960, comme le temps où « il était encore possible de penser du possible ».

Pourtant, n'imaginons pas que l'impuissance à rêver, à imaginer serait seulement de notre époque.

On peut entendre résonner à notre esprit les paroles du livre de l'Ecclésiaste :

« Ce qui a existé, c'est cela qui existera ; ce qui s'est fait, c'est cela qui se fera ; rien de nouveau sous le soleil.

Y a-t-il une seule chose dont on dise : "Voilà enfin du nouveau !" – Non, cela existait déjà dans les siècles passés. » Ecclésiaste 1, 9-10.

Certes, pour certains, toute nouveauté, surtout dans le domaine religieux est à bannir ; cependant, une vie vaut-elle d'être vécue si elle n'est que sous le mode de la reproduction de l'existant ? Le monde a-t-il quelque intérêt s'il est un cycle qui ne fait que tourner sur lui-même ?

Penser ainsi, conduit à ne jamais rien attendre des autres ni de soi-même, tout est su à l'avance.

Ou bien, pour qu'il y ait de l'inédit, il faudrait compter sur le hasard.

Au-delà de ce que ces propos peuvent avoir de caricaturaux, ils expriment un risque réel de notre rapport à la vie, avec une vie qui n'est plus une vie, qui n'est que la succession lassante et ennuyeuse des heures et des jours. Je crois que nombre de personnes vivent de telles expériences, avec ce qu'elles ont de douloureux. Face à ceci, il faut dire « stop ».

C'est le sens de ces 10 jours qui conduisent de l'Ascension à la Pentecôte.

C'est aussi ce dont vous avez l'expérience de par votre métier Fabrice, enseignant-chercheur, sous le double impératif de la transmission et de la recherche.

Il me semble que ce point, chercher, créer, se tromper, se corriger, surtout manifester que nous ne sommes pas sous la loi du même ou de la fatalité, pourrait être tout particulièrement porté par les diacres, dans leur vie et dans leur ministère.

Un des textes que l'on mentionne comme référence au ministère des diacres, même si c'est avec de forts raccourcis au regard des textes bibliques eux-mêmes, c'est le récit de l'institution des Sept dans le livre des Actes des Apôtres.

Or, on constate très vite que ce qu'ils vont faire ne correspond pas à ce pour quoi ils ont été appelés : envoyés pour le service des tables, ils annoncent la Parole.

Oui, les événements, les circonstances, surtout les personnes rencontrées, leurs demandes, pourquoi pas les appels de Dieu, même s'il est toujours difficile de bien

discerner ce qui vient de Dieu, tout ceci fait évoluer les projets et les programmes.

C'est en tous ces appels que nous entendons Dieu lui-même ; pour la mystique Mme Guyon, « Dieu peut prendre le visage de quiconque ».

Je ne dis pas ceci cependant pour vous inviter à ne tenir aucun compte de la lettre de nomination que je vous confierai tout à l'heure.

Cependant, où chercher la référence qui permettra de confirmer qu'un choix, une orientation, un appel nouveau, est en fidélité à Dieu, à soi-même, au risque sinon de n'être qu'une plume se laissant porter par le vent ?

Sans doute pas les Sept, ni des articles d'un code, voire même d'un synode ou d'un concile.

Ou bien, si c'est tout cela, c'est parce que ces textes sont eux-mêmes dans la fidélité à ce qu'ils doivent servir.

Finalement, le seul critère de la vérité de notre vie, c'est la personne de Jésus Christ.

C'est à lui que tout ce que nous sommes doit être attaché. Attachement du cœur et de l'esprit, de l'intelligence et du corps ; un attachement qui n'est pas individuel, isolé ; pour vous, Fabrice, il est vécu avec Guislaine, il est un choix de couple et de famille.

Même si cela peut être regardé comme une incantation un peu vaine, ce pourrait être le contenu et l'excellence de toute prière, dire, redire, un nom, un seul nom : « Jésus ». Saint Augustin écrivait : « S'éloigner de lui, c'est périr ; se tourner vers lui, c'est ressusciter ; demeurer en lui, c'est être inébranlable ; retourner à lui, c'est renaître ; habiter en lui, c'est vivre. » (Soliloques 1, 1, 3).

Or, c'est dans ces jours où il a disparu au regard des disciples, à l'Ascension, que je vous ordonne ; c'est dans ces jours d'absence que je vous appelle à avoir le nom de Jésus au cœur et sur les lèvres.

Le risque serait de chercher à masquer l'absence, voire à lui substituer quelque chose.

Le régime chrétien est une école qui enseigne à vivre en se passant d'un Dieu omniprésent et rassurant.

Tout comme le fait l'Ancien Testament, le Nouveau Testament n'entend pas saturer l'espace et le temps de religieux.

Invoquer le nom de Jésus n'est pas un mantra qui oblitérerait la vie, le monde, la liberté.

Surtout, l'Eglise doit se garder de chercher à occuper tous les espaces laissés vacants par l'absence de Jésus, par la petitesse du nombre de ses signes.

Si Jésus est parti, ce n'est pas pour que nous prenions sa place.

Le ministère du service est alors un signe pour chaque baptisé, pour toute l'Eglise, de la modestie de la parole, des gestes, cette modestie qui est celle-même du Seigneur. N'en ayons pas peur ; c'est dans les cieux et par ailleurs que nos noms sont inscrits.